

L'atlas saharien occidental d'Algérie : « Ksouriens » et Pasteurs

Jean Despois

Volume 3, numéro 6, 1959

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020194ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020194ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Despois, J. (1959). L'atlas saharien occidental d'Algérie : « Ksouriens » et Pasteurs. *Cahiers de géographie du Québec*, 3(6), 403–415.
<https://doi.org/10.7202/020194ar>

L'ATLAS SAHARIEN OCCIDENTAL D'ALGÉRIE : « KSOURIENS » ET PASTEURS

par

Jean DESPOIS

professeur à la Sorbonne

Les populations des montagnes de l'Afrique du Nord — Maroc, Algérie et Tunisie — peuvent se classer, d'après leur genre de vie, en trois groupes : des montagnards, sédentaires et villageois qui s'adonnent plus ou moins à l'arboriculture, tels les Kabyles de l'Ouest, les Djebala et les Riffains et les Chleuh de l'Anti-Atlas et du Haut-Atlas occidental ; des pasteurs-agriculteurs qui habitent des clairières forestières dont les uns ont toujours été pratiquement sédentaires et vivent dans des hameaux dispersés comme les Kabyles de l'Est et les tribus du Nord de la Tunisie, tandis que les autres se déplaçaient autrefois avec leurs tentes sur d'assez courts trajets et sont maintenant à peu près fixés dans des maisons et des chaumières (gourbis) comme les habitants des plateaux telliens qui s'étendent de Tiaret à la Moulouya ; enfin des montagnards en majorité semi-nomades qui ont des villages qu'ils abandonnent une partie de l'année pour suivre leurs troupeaux : ainsi les habitants de certaines régions de l'Aurès et du Sud-tunisien et une grande partie des Braber du Moyen-Atlas et du Haut-Atlas oriental.¹

Mais il existe en Algérie, entre le Figuig, pays de palmeraies situé à la frontière du Maroc et de l'Algérie, et les dépressions du Hodna et de Biskra, une chaîne montagneuse dite Atlas saharien et qui compte les monts des Ksour, des Amour et des Ouled Naïl, dont les populations ne sauraient être qualifiées de montagnards, exception faite du principal groupe des Amour.

Cet Atlas saharien, — il faudrait préciser : occidental, — s'allonge sur 700 kilomètre (435 milles) avec une largeur de 50 à 70 (30 à 40 milles). Ses sommets dépassent un peu 2,000 mètres (6,600 pi.) au S.-O. mais n'en atteignent plus 1,500 (5,000 pi.) au N.-E. Ils dominent assez faiblement les hautes-steppes, au Nord, mais ils surplombent, au Sud, le Piémont saharien. Les chaînons qui constituent cet Atlas sont dissymétriques et couronnés de corniches de calcaire ou de grès : ce sont les ruines d'anticlinaux et de larges synclinaux faits de sédiments de plus en plus épais et de plus en plus récents au fur et à mesure que l'on va du S.-O. au N.-E. et qui datent de l'ère secondaire et de l'Éocène. Ces chaînons sont séparés par de larges glâcis et par des plaines remblayées, et l'érosion est actuellement en partie paralysée par l'aridité du climat. Elle mord cependant au Sud, assez vigoureusement parfois, l'Atlas s'étant récemment soulevé, par failles et flexures, au-dessus du « bouclier saharien ».²

¹ DESPOIS, Jean, *L'Afrique du Nord*, Paris, 2^e éd. 1958, pp. 256-302 et carte C hors-texte.

² CORNET, A., *L'Atlas saharien sud-oranais* ; S.N. R.E.P.A.L., Régions sud-telliennes et Atlas saharien ; FLANDRIN, J., *Les chaînes atlasiques et la bordure nord du Sahara* : Monographies régionales du XIX^e congrès géologique international, Alger, 1952, 1^{re} série, Algérie, n^{os} 12, 20 et 14.

Les chaînes portent encore des forêts, notamment sur leur versant septentrional : ce sont de maigres boisements de chênes verts (*Quercus ilex*) ou de pins d'Alep (*Pinus Halepensis*) et des forêts plus clairsemées encore de génévriers rouges ou de Phénicie (*Juniperus Phœnicea*) dont la steppe, avec l'alfa (*Stipa tenacissima*), constitue l'essentiel du sous-bois.³ Cette végétation traduit la parcimonie des pluies dont il faudrait aussi noter l'irrégularité : 300 à 500 millimètre [12'' à 20''], annuellement, avec quelques chutes de neige, au Nord ; 200 à 300 millimètres [8'' à 12''] sur le versant méridional avec, au S.-O., de véritables golfes de sécheresse et de chaleur où se rencontrent les premières palmeraies (moins de 200 mm. [8'']).

Ces massifs montagneux sont habités par des villageois généralement sédentaires qui vivent de cultures irriguées surtout et elles sont parcourues par des tribus nomades ou semi-nomades qui se déplacent avec des troupeaux où les moutons sont plus nombreux que les chèvres.⁴

Les premiers habitent des maisons qui se groupent et se serrent en petits villages parfois fortifiés que l'on appelle *ksour*.⁵ Le site de ces *ksour*, souvent placés sur les voies de transhumance et de nomadisme des pasteurs sahariens, est avant tout commandé par l'eau. Car les « ksouriens » sont des agriculteurs, des jardiniers plus que des laboureurs, dont les cultures irriguées — céréales, légumes et arbres fruitiers — se massent à l'aval d'une source importante ou s'étirent le long d'un tronçon d'oued au débit pérenne (planches I et IIIB). L'agglomération des jardins, qui exige des arrosages en toute saison et principalement en été, période à la fois chaude et sèche, est presque partout prolongée par une zone de cultures de céréales d'hiver, orge et blé dur, qui profitent du surplus des eaux durant la saison froide. Dans les jardins, les figuiers et les abricotiers, quelques pêcheurs également, croissent parmi des planches semées de quelques légumes ou de céréales : oignons, navets, fèves, orge et blé en hiver, tomates, piments, cucurbitacées, maïs en été (planche IIIA). Dans ces montagnes rocailleuses à la végétation arbustive clairsemée ou de maigre steppe, les cultures irriguées font des taches de verdure et de fraîcheur qui annoncent les oasis du désert. Mais celles du S.-O. seules sont des palmeraies.

L'aspect modeste des maisons et des villages traduit la pauvreté des ksouriens. Les cultures irriguées assurent des moyens de vivre assez réguliers aux habitants, mais l'eau dont ils disposent est trop peu abondante, leurs techniques agricoles sont trop arriérées et ils sont trop nombreux pour pouvoir, par le seul travail de la terre, acquérir quelque aisance. Ils ont par ailleurs trop peu de bétail, des chèvres surtout, pour en tirer des revenus substantiels.

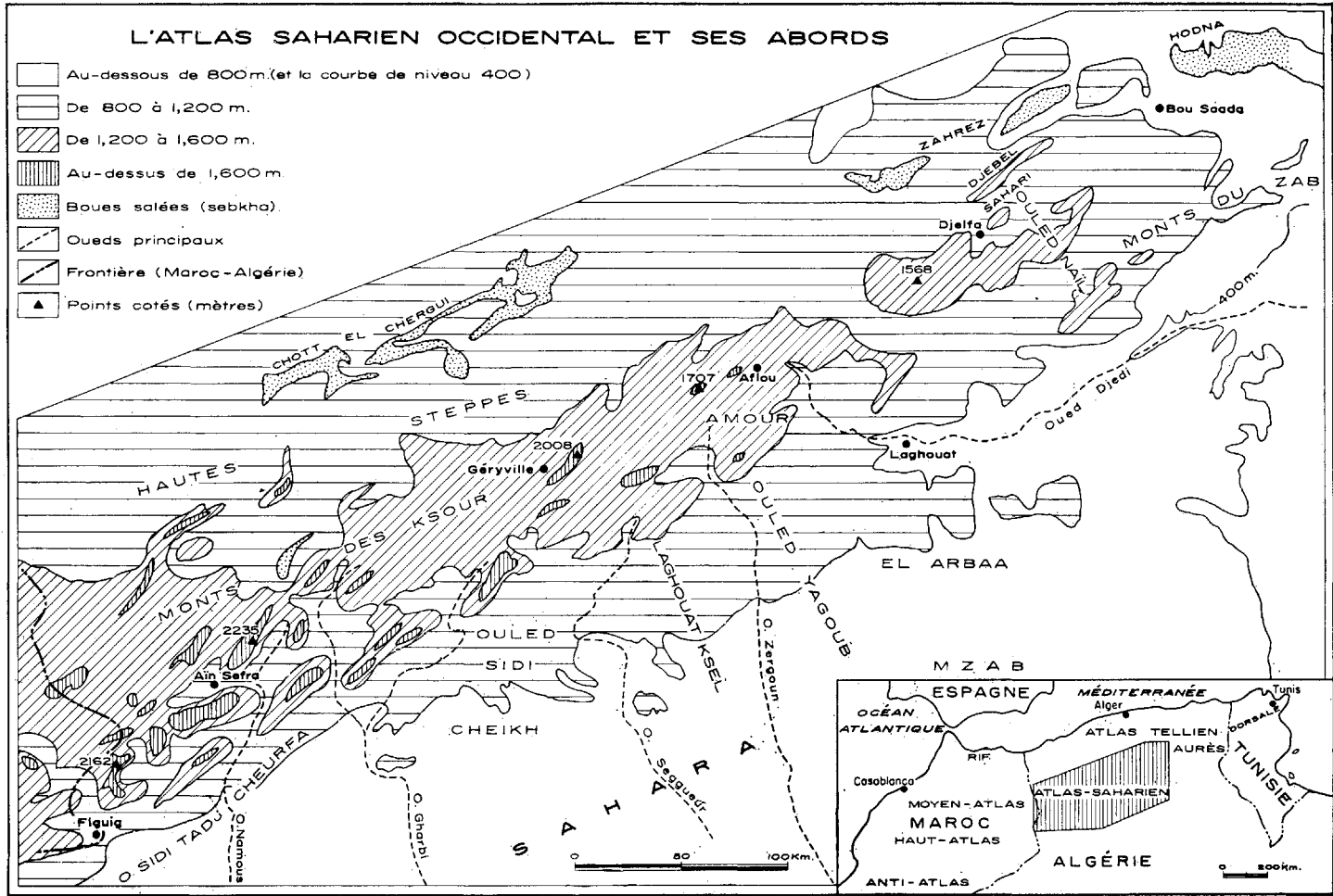
Une quinzaine de villages de quelques centaines d'habitants chacun se dispersent au pied des chaînes des monts dits des Ksour. La plupart, au S.-O.,

³ BOUDY, P., *L'économie forestière nord-africaine*, Paris, I, 1948 et IV, 1955.

⁴ Sur la géographie humaine de ces régions, la seule étude un peu précise est DESPOIS, J., *Le Djebel Amour*, Paris, 1957. Voir aussi : BERNARD, Aug., et LACROIX, N., *L'évolution du nomadisme en Algérie*, Alger-Paris, 1906, *passim* ; de La MARTINIÈRE, H.M.P., et LACROIX, N., *Documents pour servir à l'étude du Nord-Ouest africain*, Alger, II, 1896, chapitre IV ; DERMENGHEM, E., *Le pays des Ouled Nail*, Alger, Documents algériens, 1956 ; TURLIN, ACCARDO et FLAMAND, *Le pays du monton*, Alger, 1893.

⁵ Singulier : *ksar* ; *ksour* est la forme du pluriel (arabe).

FIGURE I



se signalent par leurs palmiers et ont conservé, dans ce pays arabisé, des parlers et des coutumes berbères.⁶ Le Djebel Amour n'a que cinq ksour situés sur les voies de passage qui le contournent ou le traversent, sans compter Affou, centre administratif et marché, qui, de même que Géryville et Aïn Sefra, dans les monts des Ksour, forment une agglomération récente. Dans les monts des Ouled Naïl on compte une vingtaine de villages dont quelques-uns dépassent 1,000 habitants ; il faut y ajouter le gros centre administratif de Djelfa, lui aussi moderne, et la vieille agglomération de Bou Saâda qui, extérieure au massif, est la palmeraie la plus septentrionale de l'Afrique du Nord avec El Kantara.

Les ksouriens forment partout une minorité, en particulier chez les Amour où les pasteurs comptent les $\frac{4}{5}$ de la population. Les Amour se distinguent d'ailleurs de leurs voisins des monts des Ksour et des Ouled Naïl à la fois par le nombre relatif de leurs pasteurs, par leur grande fidélité à la tente et par leur type de genre de vie. Ils se déplacent sur d'assez courtes distances, exception faite des Ouled Yagoud Zerara qui leur sont un peu étrangers, qui ont de nombreux chameaux et qui hivernent en plein Sahara (planche IIA). Les Amour estivent dans la partie septentrionale de leur massif, c'est-à-dire dans la zone la plus fraîche, la plus riche en pâturages, en forêts et en points d'eau, celle aussi où ils ensemencent quelques milliers d'hectares en culture sèche. Ils hivernent quelques kilomètres plus au Sud dans les dépressions du versant méridional et, s'il y a bien plu, sur une bande du Piémont saharien qui ne dépasse guère une vingtaine de kilomètres (12 milles). Ils ne peuvent pas s'éloigner au delà car ils se sentent peu à leur aise dans le désert ; en outre les points d'eau s'y font vite rares et les bovins qu'ils emmènent avec eux ont besoin de boire tous les jours. Les bovins des Amour présentent en effet cette originalité non seulement de transhumer avec les ovins et les caprins et d'hiverner au Sahara, ou à proximité, mais aussi de rendre possible le nomadisme des habitants. À défaut de chameaux qui souffrent pendant l'été dans certaines régions humides de la montagne, c'est eux les animaux porteurs que l'on charge des toiles de tentes, des sacs de grain et des ustensiles et provisions nécessaires. Les Lahgouat Ksel de la partie voisine des monts des Ksour et un petit groupe d'Ouled Naïl, les Abaziz de la région de Charef, nomadisent aussi avec des bovins (planche IV, A et B).

Les pasteurs Amour, qui ont des cultures de céréales dans le Nord de leur massif et qui se déplacent sur d'assez courtes distances, sans s'éloigner dans le désert, sont bien plus des pasteurs montagnards que des Sahariens, des semi-nomades que de véritables nomades — les Ouled Yagoud Zerara exceptés.

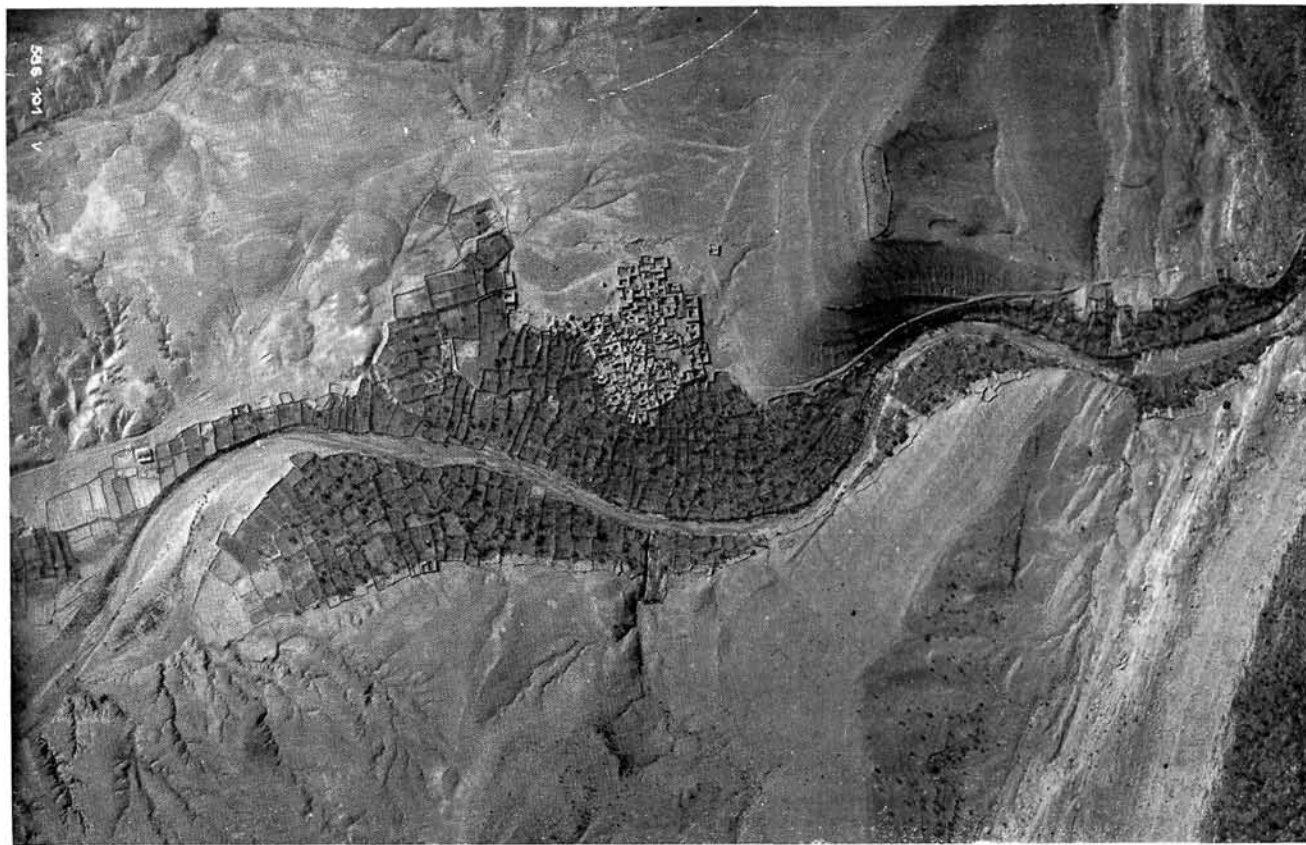
Les Ouled Naïl, bien que seulement aux $\frac{2}{3}$ pasteurs, sont souvent plus nomades, du moins ceux des tribus méridionales qui sont plus sahariennes que montagnardes. Les terres de parcours des Ouled Naïl du Sud s'étendent en effet très largement sur le désert, leurs pâturages d'hiver se trouvant dans la dépression de l'oued Djedi et dans la plaine trouée de *dayas* qui s'étend au Sud.⁷ Ils passent

⁶ Les villages berbérophones sont : Ich (au Maroc), Sïssifa, Moghar Faoukani, Moghar Tahtani, Tiout, Asla, Chellala Dahrana et Bou Semghoun.

⁷ Dépressions fermées qui ne sont pas toujours d'origine karstique.

PHOTO I

LE KSAR D'EL GHICHA ET SES JARDINS. DJEBEL AMOUR.



(Cl. Compagnie aérienne de photographie.)

Les sources de l'oued, qui alimentent les jardins par deux canalisations, sont à quelques kilomètres plus au Nord (à droite), à l'origine de la vallée encaissée dans le plateau. Petits jardins en terrasses avec peu d'arbres ; à l'aval (à gauche), dans le bas, champs de céréales.

environ sept mois au Sahara, du début de la récolte des dattes dans les oasis, c'est-à-dire depuis octobre, jusqu'à la fin d'avril, époque des moissons pour les quelques champs de céréales qu'ils ont ensemencés dans les zones d'épandage des oueds qui descendent du massif. Puis ils estivent environ cinq mois dans la montagne où ils ont des champs plus étendus et surtout des pâturages et des points d'eau pour leurs bêtes. En année très sèche, certains n'hésitent pas à se déplacer avec leur troupeau jusqu'en bordure du Tell (région méditerranéenne).

Les tribus de la moitié Nord du massif des Ouled Naïl sont moins nomades et elles se fixent même de plus en plus auprès de leurs maigres mais vastes champs de blé et d'orge, lesquels s'étendent constamment et assez fâcheusement dans ces pays aux récoltes si incertaines. Les Ouled Naïl du Nord ont assez peu de moutons, mais quelques chèvres et quelques vaches. Bien des leurs ont abandonné la tente mobile pour une habitation fixe, maison ou gourbi. Les plus pauvres se livrent à l'arrachage de l'alfa, travaillent en forêt avec leurs bêtes de bât et gagnent le Sersou, en bordure du Tell, au moment des récoltes des céréales et des lentilles. Ceux qui ont gardé un troupeau le font généralement hiverner au Nord, dans la dépression des Zahrez et à l'Ouest du Hodna.

Les monts des Ksour sont plus secs que les monts des Ouled Naïl, sauf dans leur partie orientale. Mais, au désert, les pâturages s'étendent au loin, le long des oueds qui naissent dans la montagne : oueds Seggueur, Gharbi et Namous. Aussi le Sahara n'est-il abandonné que durant les mois les plus secs et les plus chauds par les pasteurs qui vont estiver avec leurs troupeaux, du début de mai au milieu ou à la fin d'octobre, dans la région montagneuse. La plupart des tribus appartiennent à la confédération, autrefois puissante, des Ouled Sidi Cheikh, qui a été appauvrie à la suite de plusieurs soulèvements entre 1864 et 1881. Les Ouled Sidi Cheikh sont encadrés au N.-E. par les Laghouat Ksel et au S.-O. par les Cheurfa, les Ouled Sidi Tadj et un groupe d'Amour détaché depuis longtemps du précédent. Leurs genres de vie sont peu différents. Les premiers ensemencent cependant un peu plus de blé et d'orge dans un pays moins sec, tandis que les seconds, qui ont cependant plus de chameaux, se déplacent sur des distances un peu moindres. Mais chez tous on rencontre des gens qui vont acheter leurs dattes jusqu'au Touat et au Gourara et qui en chargent leurs chameaux groupés en petites caravanes pour parcourir une distance de 400 à 500 kilomètres (240 à 300 milles).

On peut se demander si les genres de vie des populations qui parcourent l'Atlas saharien sont bien adaptés aux conditions naturelles, s'ils résultent en quelque sorte fatalement des conditions physiques. Vie sédentaire fondée avant tout sur le jardinage pour les uns et, pour les autres, vie nomade associant l'Atlas au Piémont saharien apparaissent-elles comme des nécessités ? Ont-elles été toujours les mêmes au cours des siècles ?

Il est bien évident que l'action du climat est primordiale : c'est l'opposition climatique entre la montagne et le Sahara qui entraîne le va-et-vient des troupeaux. Mais il n'entraîne pas forcément, fatalement, celui des familles ; des bergers pourraient y suffire. D'autre part il y a plus que des nuances entre les déplacements des Amour et ceux de leurs voisins du S.-O. ou du N.-E.

PHOTO II

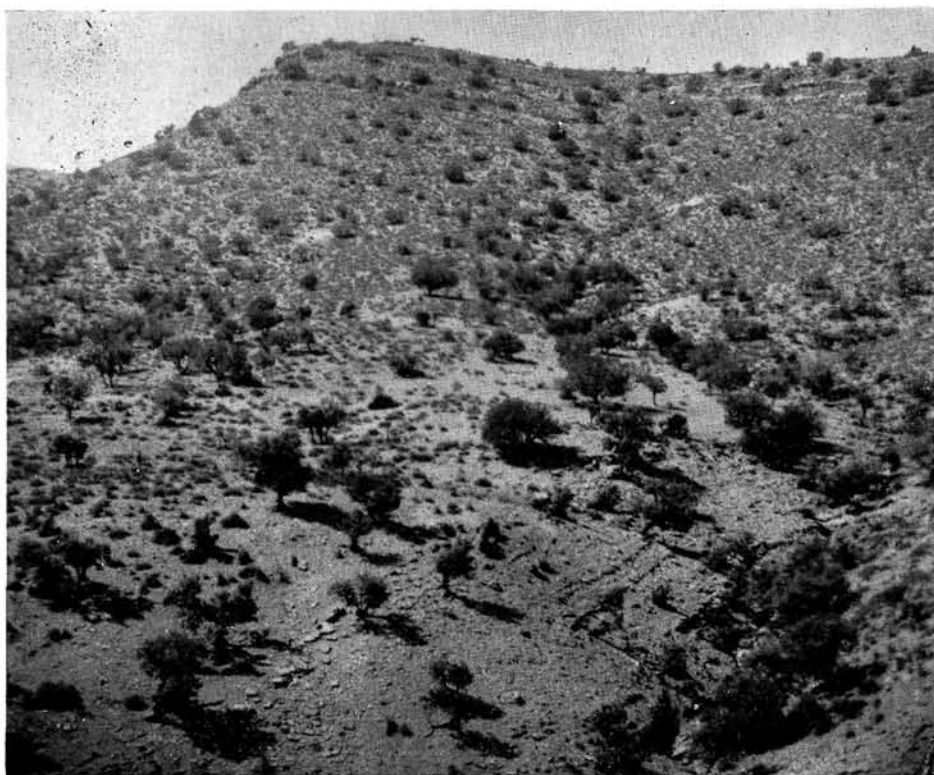
A. PÂTURAGES SAHARIENS DANS L'OUED ZERGOUN



(Cl. J. Despois.)

Rætama retem (rtem) à gauche, *Aristide pungens* (drinn). Vue prise à 60 km. du pied de la montagne.

B. ASPECT DU RELIEF ET DE LA VÉGÉTATION DANS LE NORD
DU DJEBEL AMOUR



(Cl. J. Despois.)

Crête de grès ; forêt claire de chênes-verts.

Il faut insister aussi sur la pénétrabilité de l'Atlas saharien, sur l'aération de son relief. On ne rencontre ici que par exception ces vallées profondes, souvent rétrécies en cluses ou en gorges, qui découpent les puissants massifs de l'Aurès ou du Haut Atlas occidental. Les mouvements du sol les plus récents, ceux du Quaternaire ancien, qui ont affecté la bordure septentrionale du Sahara, ont soulevé beaucoup plus fortement le Haut Atlas et l'Aurès que les massifs intermédiaires. Plus puissants, plus abondamment arrosés par suite de leur altitude et de leur situation et dominant des niveaux de base plus déprimés, les premiers ont été la proie d'une érosion en majorité « normale » qui y a creusé un dédale de vallées et de vallons peu favorables aux incursions étrangères.

Au contraire l'érosion linéaire n'a que faiblement marqué le relief de l'Atlas saharien occidental d'Algérie. Plissé et émergé dès l'époque éocène et peu dérangé par les mouvements ultérieurs y compris la récente mais modeste surélévation au-dessus de la plate-forme saharienne, il montre un relief structural en ruines enfoui sous ses propres débris. Mais l'aération de son relief résulte aussi des conditions climatiques de son évolution morphologique au cours du Quaternaire, avec la formation de larges glacis d'érosion qui ont en partie nivelé les couches sédimentaires plissées et aplani les dépôts continentaux plus récents et eux-mêmes déformés, — glacis qui s'étagent en plusieurs niveaux et qu'entaillent faiblement les oueds actuels : les reprises d'érosion à partir du niveau de base saharien ont été freinées et mêmes stoppées par l'aridité du climat. Aussi la circulation est-elle presque partout aisée : les crêtes sont séparées par de larges dépressions longitudinales ou des couloirs transversaux. Si bien que l'on pénètre aussi facilement dans les monts des Ksour, des Amour et des Ouled Naïl en venant du Sahara que des hautes-steppes. Rares sont les petits massifs, tels le Djebel Makna à l'est de Géryville ou la Gada du Djebel Amour, qui peuvent servir de bastions ou de refuges aux populations locales.

Aussi tandis que les Chaouïa de l'Aurès et les Chleuh du Haut-Atlas ont conservé leur homogénéité, leurs parlers berbères, leurs genres de vie, leurs coutumes familiales, sociales et même politiques, au contraire les massifs de l'Atlas saharien occidental ont été conquis et submergés et leurs populations soumises et arabisées en presque totalité par des tribus nomades venues du Sahara.⁸ Nous avons au surplus des preuves que les genres de vie d'autrefois étaient un peu différents de ceux d'aujourd'hui.

Les monts des Ouled Naïl et des Amour et une partie au moins des monts des Ksour sont parsemés de nombreux vestiges, le plus souvent informes, d'agglomérations presque toujours modestes, perchées sur des pitons ou voisinant des sources. Elles témoignent, même si nous admettons au moins deux générations de ruines, comme le permettent divers indices, d'un ancien habitat villageois beaucoup plus important que de nos jours. D'autre part on rencontre aussi les restes d'anciennes enceintes de pierres situées surtout dans le Nord, parfois sur

⁸ Ce contraste entre formes d'érosion « normale » et systèmes de glacis est aussi celui du Haut-Atlas occidental et du Haut-Atlas oriental (mais avec bien des transitions) ; ce dernier a laissé passer des tribus nomades venues du Sahara ou s'est laissé pénétrer par elles. Dans l'Atlas saharien étudié ici les monts des Amour sont plus pauvres en glacis que les massifs qui l'encadrent ; aussi les nomades Sahariens (Arbâa et Saïd Atba) le contournaient-ils pour se rendre dans le Sersou où ils estivent.

PHOTO III

A. LE KSAR DE SIDI BOU ZID. DJEBEL AMOUR



(Cl. J. Despois.)

Cimetière au premier plan avec la tombe d'un saint (marabout) à droite. Maisons à terrasses et à cours intérieures.

B. JARDINS AU SUD DU DJEBEL MAKNA. MONTS DES KSOUR



(Cl. J. Despois.)

Végétation de maigre steppe. Les jardins ont des puits et recueillent les eaux qui ruissellent sur le glacis.

des sites défensifs et près des sources, dont le plus grand nombre étaient certainement des parcs à bétail.⁹

Malgré l'absence presque totale de documents historiques, mais en nous aidant des données archéologiques et de quelques traditions pas trop incertaines, nous pouvons reconstituer l'évolution des genres de vie et l'histoire d'ensemble de ces massifs depuis plusieurs siècles.

Les populations antérieures au XIII^e ou au XIV^e siècles, dont le passé est pratiquement ignoré mais dont nous savons parfois les noms, — c'étaient les Sahari dans les monts des Ouled Neïl et les Beni Rached dans le Djebel Amour, — ne vivaient pas exactement comme celles d'aujourd'hui. Elles étaient plus villageoises et leurs cultures, sèches et surtout irriguées (on voit encore des traces de jardins abandonnés) étaient plus étendues que maintenant. Cependant l'élevage était certainement une importante ressource, complémentaire ou principale, comme en témoignent les nombreux vestiges des parcs à bétail. Somme toute une partie au moins de ces populations devaient vivre en villageois semi-nomades, abandonnant saisonnièrement leurs maisons pour suivre leur bétail comme le font encore une partie des populations de l'Aurès ou du Sud tunisien. Certains confiaient sans doute leurs troupeaux à des bergers.¹⁰

Les invasions et les migrations qui, à partir du XI^e siècle, ont déversé sur l'Afrique du Nord d'assez nombreuses tribus de nomades arabes et orientaux, ont amené des bouleversements plus ou moins profonds dans le peuplement et l'économie de cette contrée.¹¹ Dans l'Atlas saharien d'Algérie, tandis que l'Aurès résistait à toute incursion et à toute pénétration, sinon sur ses bordures, les autres massifs, plus pénétrables, subissaient la pression, l'infiltration ou la conquête de tribus nomades vivant au Sahara, à la recherche de pâturages d'été ou refoulées par des tribus rivales. Nous entrevoyons seulement ces événements mais nous en constatons les résultats.

Dans les monts des Ouled Naïl diverses tribus sahariennes refoulèrent d'abord les Sahari jusqu'à la chaîne de montagnes qui, au Nord, porte toujours leur nom, le Djebel Sahari. Puis, au XVII^e siècle, un groupe de tribus liées par la croyance d'une ascendance commune, celle d'un saint du siècle précédent, Sidi Naïl, repoussent d'abord vers l'Ouest, au Sahara, les nomades Arbâa, qui nomadisent aujourd'hui entre la région de Laghouat et le Sersou, puis elles viennent se mêler, non sans luttes, luttes que rappellent bien des légendes, aux anciens conquérants et aux plus vieux habitants de la montagne. La fusion se fera peu à peu si bien que les Ouled Naïl d'aujourd'hui forment une vaste confédération qui n'est pas très homogène mais dont le territoire englobe le massif homonyme et déborde sur une frange des hautes-steppes et, beaucoup plus largement, sur une importante portion du Piémont saharien.¹²

⁹ J'ai fait une étude archéologique du Djebel Amour (*op. cit.*, chapitre II) ; le R. P. LETIELLEUX, dans les monts des Ouled Naïl, m'a dit avoir fait des observations semblables.

¹⁰ DE LARTIGUE, *Monographie de l'Aurès*, Constantine, 1904 ; STUHLMANN, *Ein kulturgeschichtlicher Ausflug in den Aurès*, Hambourg, 1912 ; PROST, G. *Matmata et Ouderna*, dans *Cahiers de Tunisie*, Tunis, 1954-55.

¹¹ MARÇAIS, G., *Les Arabes en Berbérie du XI^e au XIV^e siècles*. Constantine-Paris, 1913.

¹² DERMENGHEM, *Le pays des Ouled Naïl* ; ajouter : ARNAUD, articles parus dans la *Revue africaine*, Alger, en 1863, 1864 et 1872 : *Exploration du Djebel Bou Kabil et des ksar de l'An-*

PHOTO IV

A. CARAVANE DE CHAMEAUX DE COMMERÇANTS CHAÂNBA



(Cl. J. Despois.)

Cluse dite Khanguet el Melah (défilé du sel) à la limite du Djebel Amour et des monts des Ksour.

B. BOVIN PORTEUR CHEZ LES AMOUR



(Cl. Artisanat, Algérie.)

Il est chargé de deux sacs de blé et d'un élément du moulin à grain primitif (moulin à main).

Nous savons, à la fois par les textes et par la tradition, que le Djebel Amour était autrefois le pays des Beni Rached, puis que ceux-ci ont en partie quitté leur pays pour le Tell oranais, chassés par des tribus nomades arabisées, les Sindjas. Peu après, au XIV^e siècle, ceux-ci sont à leur tour soumis par les Amour, tribus également sahariennes, qui se sont peu à peu mêlées aux populations diverses de la montagne. Mais les Amour, contrairement aux Ouled Nail, perdront vite l'usage des parcours sahariens qui, sauf la frange nord, sont aujourd'hui occupés par les tribus occidentales des Arbâa.¹³ Par contre, ils empiètent, au Nord, sur les hautes-steppes.

Quant aux monts des Ksour ils ont subi également l'infiltration et l'occupation de diverses tribus venues du désert, en particulier de la part des Beni Amour qui seraient apparentés aux Amour. Mais au XVII^e siècle, les diverses populations nomades se groupent autour des descendants d'un saint homme qui apparaît comme l'ancêtre ou le patron des Ouled Sidi Cheikh. Les Ouled Sidi Cheikh d'aujourd'hui nomadisent entre le Piémont saharien et les pâturages des oueds Seggueur et Gharbi et, d'autre part, la région montagneuse. De même, vers Aïn Sefra, les Amour, groupe isolé depuis longtemps des Amour dont il a déjà été question, les Ouled Sidi Tadj et les Cheurfa ; ces derniers sont venus du Tafilalet (Sud marocain) à la fin du XVIII^e siècle seulement.¹⁴ Cette évolution rappelle celle des Ouled Nail, mais les ksour paraissent avoir conservé ici plus de personnalité puisque plusieurs d'entre eux, très anciens, ont encore conservé leurs parlars berbères, tandis que d'autres passent pour avoir été fondés il y a quelques siècles seulement par des groupes d'origine diverse quelquefois même tellienne. Dans ce massif plus sec que les autres, du moins dans ses parties centrales et orientales, la coupure semble avoir toujours été plus nette entre ksouriens et nomades : il témoigne par là, du point de vue humain comme du point de vue physique, de caractères plus nettement sahariens.

C'est en définitive sous l'action et à l'exemple de ces groupes de tribus venues du Sahara depuis quelques siècles que les genres de vie ont évolué dans l'Atlas saharien occidental de l'Algérie. L'archéologie et les traditions sont d'accord pour nous montrer une diminution progressive et importante du nombre des villages et un recul assez sensible des cultures, au profit de l'habitat mobile des tentes et de l'économie pastorale. Le divorce s'est renforcé entre les ksouriens, dont le nombre diminuait et qui sont restés fidèles à leurs villages et à leurs jardins, et les populations entraînées à une vie pastorale plus nomade par les conquérants ou les maîtres venus du Sahara.

Ce ne sont donc pas seulement les facteurs physiques, mais aussi les événements historiques qui expliquent les genres de vie des habitants et des usagers de l'Atlas saharien occidental et permettent de comprendre pourquoi ils diffèrent sensiblement de ceux des montagnards des autres massifs de l'Afrique du Nord. Ici, comme dans tout le Maghreb, où cependant les conditions naturelles, les

nexe de Djalfa ; Notice sur les Sabari, les Ouled ben Aliya, les Ouled Nayl et sur l'origine des tribus Cborja ; Histoire des Ouled Nayl faisant suite à celle des Sahari.

¹³ Seuls les Ouled Yagoub Zerara sont, on l'a vu, restés sahariens.

¹⁴ De la MARTINIÈRE et LACROIX, *Documents* . . . II, chapitres IV et IX.

conditions climatiques au premier chef, ont une importance primordiale, le passé pèse d'un grand poids sur le comportement des populations actuelles.

Aujourd'hui les régions dont il vient d'être question subissent les contre-coups de leur contact avec l'économie et les techniques modernes. Le nomadisme et la vie pastorale déclinent et reculent, sauf dans le Djebel Amour, devant l'extension de la culture des céréales et le développement de la circulation automobile. Maisons et gourbis se multiplient, mais en dehors des vieux ksour qui, pour la plupart, déclinent, et forment un nouvel habitat le plus souvent dispersé. Pourtant de nouveaux centres tendent à naître à des croisements de routes ou de pistes, tout au moins chez les Ouled Naïl, tandis que Aïn Sefra, Géryville, Aflou et surtout Djelfa, agglomérations administratives et gros marchés, se développent et commencent à prendre quelques caractères urbains.

